

de soin. Il paraît que lorsque les Indiens aperçoivent un corps cristallisé qui s'élève au-dessus de la surface des rochers, ils y creusent; ils n'ont pas d'autre règle pour les guider, et n'ont jamais découvert le métal dans son gisement primitif. Les guides des voyageurs leur dirent qu'ils avaient trouvé du cuivre en gros morceaux dans toutes les parties de cette chaîne, jusqu'à une distance de deux jours de marche vers le nord-ouest; ajoutant que les Eskimaux venaient l'y chercher. Les Tantsâhot-Dinnis, ou Indiens-Cuivres, fréquentaient cet endroit tous les ans, lorsque leurs armes et leurs ustensiles étaient de cuivre; ils ont discontinué ces voyages depuis qu'ils peuvent se procurer toutes sortes d'outils en fer aux comptoirs voisins de leurs territoires de chasse. « Il était évident, dit M. Franklin, qu'aucun de ceux qui nous accompagnaient n'avait vu ce lieu depuis très-long-temps, car ils ne connaissaient pas les points où le métal abondait le plus.

« L'impossibilité de remonter le fleuve avec des bâtimens, et le manque de vivres nécessaires à l'entretien d'un établissement, seront toujours des obstacles qui empêcheront de rendre l'exploitation de ce cuivre l'objet d'une spéculation commerciale.

« Nous eûmes l'occasion d'examiner le pays du haut de plusieurs points élevés; on ne voyait que

deux à trois petits lacs, ils étaient en partie gelés, il restait encore beaucoup de neige dans les montagnes; quelques arbres croissaient sur les bords du fleuve. Tout le reste de leurs flancs était nu.

« Les Indiens sachant que le lit du fleuve de ce point à la mer, n'offrait qu'une suite de rapides, refusèrent de faire naviguer leurs canots plus loin; comme je pensais que nous aurions besoin d'une de ces embarcations, si nous étions obligés de marcher le long de la côte, deux de nos Canadiens furent désignés pour la conduire.

« Comme nous entrions sur les confins du pays des Eskimaux, le 12, nos guides nous recommandèrent d'user de précaution en allumant du feu, afin de n'être pas découverts, ajoutant que, par la même raison, ils éviteraient le sommet des hauteurs et suivraient les vallées. Le courant fut très-fort pendant toute la journée; on navigua passablement, car on ne fut obligé d'alléger les canots qu'une seule fois, dans un endroit où les vagues du fleuve s'élevaient très-haut, à cause du rétrécissement extrême de son lit; il n'avait pas dans ces endroits, plus de 450 pieds de largeur, et les rapides étaient extrêmement agités. De grandes masses de glace épaisses de douze pieds et plus, tenaient encore au rivage en plusieurs endroits; preuve manifeste du séjour prolongé de l'hiver dans ces régions inhospitalières. La sur-

face de la terre offrait, en revanche, une riche végétation.

« Les Indiens nous ayant dit que nous n'étions qu'à douze milles du rapide où l'on rencontrait toujours les Eskimaux, nous avons dressé nos tentes sur la grève, à l'abri d'une haute montagne. On observa dans le voisinage les vestiges d'un camp d'Eskimaux; les troncs d'arbres portaient les marques de leurs haches de pierre. On fit bonne garde; un officier, quatre Canadiens et un Indien veillaient pendant que le reste de la troupe dormait, chaque homme ayant ses armes à côté de lui. »

Afin d'ouvrir au plutôt une communication amicale avec les Eskimaux, les deux interprètes de cette nation furent, d'après leur propre désir, envoyés à la découverte. Ils cachèrent, par précaution, des pistolets sous leurs vêtements, et prirent de la verroterie, des miroirs et d'autres objets propres à faire des présens pour se concilier l'amitié de leurs compatriotes. La démarche de ces hommes était un peu hasardée, ce ne fut pas sans regret qu'on les vit s'éloigner; car ils s'étaient fait aimer de tous ceux qui les entouraient; chacun aurait été extrêmement affligé que leur zèle leur devint funeste. Ils partirent le 12, et on leur recommanda de revenir au plutôt s'il n'y avait pas de tentes près des rapides.

On ne permit pas aux Indiens de s'écarter, de crainte que leur vue n'effrayât les Eskimaux; cependant on en laissa deux traverser le fleuve pour aller à la poursuite d'un bœuf musqué qu'ils tuèrent; ils revinrent aussitôt. Les officiers, par leurs inquiétudes sur le sort des deux interprètes, escaladaient fréquemment la montagne pour veiller leur retour. La vue ne s'étendait pas très-loin, étant bornée à la distance de huit milles par une chaîne de montagnes semblables à celles de la Mine de Cuivre, mais moins hautes. La nuit vint, sans que l'on eût aucune nouvelle des deux émissaires, et plus leur absence se prolongeait, plus les alarmes que leur absence causait devenaient vives.

Comme ils n'avaient pas encore paru le lendemain, il ne fut plus possible de résister au désir de savoir quelle cause les retenait; mais les Indiens aussi voulaient se mettre en route, et l'on eut beaucoup de peine à les en empêcher. Ils ne consentirent à rester en place qu'à la condition que M. Wentzel resterait avec eux.

On descendit le fleuve avec la plus grande précaution; son cours était rapide et ses eaux fort basses; on perdait beaucoup de temps à examiner les rapides avant de s'y risquer; on les passa la plupart sans difficulté. Presque tous les officiers et la moitié des Canadiens marchaient le long du

rivage. Quand on fut arrivé à la chaîne de montagnes qui la veille avait borné la perspective, on la gravit avec empressement parce que l'on espérait apercevoir à sa base le rapide que Hearne avait visité, et plus loin la mer; on fut surpris de ne découvrir qu'une plaine semblable à celle de laquelle on sortait, et terminée par une autre chaîne de montagnes de trapp, entre lesquelles on distinguait les sommets d'autres monts plus éloignés. Depuis quelque temps l'on n'avait plus grande confiance dans la science des guides; pour le coup on la perdit tout à fait, et l'on craignit que la mer ne fût encore très-éloignée. La plaine est couverte d'herbe: il ne s'y trouve pas de ces grandes pierres si communes sur les terrains nus. Les chaînons de montagnes qui semblent la couper à intervalles réguliers, sont absolument dénués d'arbres; quelques pins chétifs croissent sur le bord du fleuve.

Le soir quelle joie! on recontra Juin, « il accourait pour nous apprendre, dit M. Franklin, que lui et son compagnon avaient trouvé quatre tentes d'Eskimaux à la chute que nous reconnûmes pour celle que Hearne a décrite. Ces sauvages dormaient quand les autres arrivèrent; ils ne tardèrent pas à se réveiller; alors Août se présenta, il leur parla d'un côté de la rivière à l'autre; il leur dit que des hommes blancs ve-

naient d'arriver et voulaient leur faire présent de choses utiles. Cet avis de notre venue sembla les alarmer beaucoup. Mais comme le bruit de la cataracte les empêchait d'entendre distinctement, l'un d'eux sauta dans son canot, et s'approcha d'Août qui acheva de lui annoncer ce qu'il voulait lui faire savoir. L'Eskimau refusa de débarquer et de recevoir le présent et retourna vers les siens. Quoique son idiome différât un peu de celui d'Août, ils se comprenaient sans peine.

« Nos deux émissaires croyant se procurer des vivres chez les Eskimaux, n'en avaient pas emporté, c'était ce qui avait fait revenir Juin. Après quelques heures de repos, celui-ci partit de nouveau, accompagné de Hepburn, qui reçut ordre de s'arrêter à deux milles au-dessus de la chute, pour empêcher les canots d'avancer, de crainte que leur apparition soudaine ne surprît trop brusquement les Eskimaux.

« Vaines précautions: à dix heures du soir les Indiens arrivèrent avec M. Wentzel; il avait inutilement essayé de les empêcher de nous suivre. Akaitcho dit pour s'excuser, qu'il souhaitait une nouvelle promesse de ma part de conclure la paix entre sa nation et les Eskimaux. Je saisis cette occasion de lui faire sentir la nécessité de rester en arrière lui et les siens, jusqu'à ce que nous eussions gagné la confiance et la bienveillance de

leurs ennemis. Après le souper, M. Richardson grimpa sur une haute montagne à trois milles du camp, et vit pour la première fois la mer; elle paraissait couverte de glaces. Un grand cap, que je nommai Cap Hearne, se montrait au nord-est; on reconnut que ses cîmes étaient les terres hautes que l'on avait aperçues dans le lointain, et qui avaient fait supposer que la mer était encore à une distance considérable.

« Nous ne pûmes venir à bout, le 15, de faire rester les Indiens en arrière, qu'en leur déclarant qu'ils perdraient la récompense qui leur avait été promise, s'ils avançaient avant que l'on eût préparé les Eskimaux à les recevoir. Nous laissâmes un Canadien avec eux et nous partîmes avec la crainte que leur obstination ne dérangerât tous nos plans. La navigation fut difficile, et l'un des canots faillit à être submergé en passant un rapide. A midi, nous aperçûmes Hepburn couché sur la rive du fleuve; on débarqua aussitôt pour lui parler. Comme il nous avertit que l'eau était peu profonde jusqu'au rapide au-dessous duquel les Eskimaux se tenaient, nous dîmes à ceux des nôtres qui suivaient à pied les bords du fleuve, d'aller jusqu'à une baie sablonneuse au commencement de la cataracte, et d'y attendre les canots. A notre arrivée auprès de nos gens, nous apprîmes avec peine que quelques-uns d'entre eux ayant eu

l'imprudence de se montrer sur le sommet de la montagne à l'instant même où Aout conversait avec un Eskimau, qui s'était approché dans son canot et allait débarquer, la vue de tant de monde à la fois renouvela ses terreurs; il retourna sur la rive droite du fleuve, et s'enfuit avec toute sa bande. Aout nous apprit qu'elle était composée de quatre hommes, d'autant de femmes, et avait montré des intentions pacifiques. Le premier qui lui avait parlé, lui avait demandé combien nous avions de canots, n'avait pas paru fâché de notre venue, et l'avait prié de nous engager à ne pas essayer de passer le rapide, et de faire le portage sur la rive gauche du fleuve. Malgré cette apparence de confiance et de satisfaction, ces sauvages ne se crurent pas probablement à l'abri de tout danger, puisque la première nuit, ils se retirèrent sur une île située un peu plus bas, et que le lendemain matin, ils revinrent et abattirent leurs tentes, comme pour donner avis à ceux de leur nation qui pourraient survenir, qu'il y avait un ennemi dans le voisinage. En voyant tous leurs effets épars de côté et d'autre, et dix de leurs chiens laissés en arrière, nous conçûmes l'espoir que ces pauvres gens reviendraient aussitôt que leur première alarme se serait calmée; je me décidai donc à rester jusqu'au lendemain.

« Nous établîmes notre camp au nord du por-

tage; au point du jour. Juin et Août traversèrent la rivière pour aller à la découverte des fugitifs; peine inutile: ensuite, ils mirent des morceaux de fer et quelques bagatelles dans leurs canots qui étaient restés sur la grève. D'un autre côté, quelques-uns de nos gens furent chargés de mettre les échaffaudages de ces Eskimaux à l'abri de la voracité des chiens. Nous vîmes dans leurs tentes des marmites et des haches de pierre, des harpons en cuivre, deux petits morceaux de fer, une quantité de peaux, et du poisson sec qui était couvert de vers et à moitié pourri; les intestins des poissons étaient étalés pour sécher; beaucoup de peaux de petits oiseaux étaient suspendues à un échaffaudage, et même deux souris étaient conservées de la même manière. Il paraît donc que les besoins de ces pauvres gens les portent à conserver tout ce qui peut se manger.

« Des crânes humains qui portaient des marques de violence, et plusieurs ossemens étaient éparés à terre près des tentes. Or, comme cet emplacement correspondait exactement à la description que Hearne a donnée du lieu où les Chipouans qui l'accompagnaient firent un massacre affreux des Eskimaux, nous ne doutâmes pas que nous ne fussions sur le lieu même où se passa cette scène d'horreur, malgré la différence que nous trouvions dans la longitude et la latitude,

différence que nos observations constatèrent. Nous avons en conséquence conservé le nom de Saut du Massacre, par lequel il désigna la chute d'eau voisine. Elle est située, d'après nos observations, par  $67^{\circ} 42'$  nord, et  $116^{\circ} 49'$  ouest. C'est une espèce de cataracte en talus, longue de 900 pieds, et dont la pente est de 10 à 15 pieds. Elle est bornée d'un côté par de hautes parois de grès rouge, qui soutiennent une suite de collines élevées et verdoyantes. Au nord de cette chute, et tout près de la rive droite du fleuve, est l'île basse et rocailleuse que les Eskimaux avaient abandonnée.

« Nous avons pêché une bonne provision de poisson au-dessous du rapide. Nous n'avons pas de toute la journée vu un seul arbre: nous brûlions des branches de saules nains, et des morceaux de bois sec qui furent ramassés près de notre camp. Le terrain est bien tapissé d'herbe, et produit la plupart des arbrisseaux et des arbustes à baie que nous avons vus au nord du fort Entreprise: l'aspect du pays est généralement moins ingrat que celui des terres stériles des Tantsâhot-Dinnis. La mer, que nous aperçûmes du haut d'une colline, derrière les tentes, paraissait fermée par les glaces et remplie d'îles.

« Le 16 au matin, je dis à trois Canadiens de remonter le fleuve pour ramasser du bois sec, et

j'envoyai Adam l'interprète avec un Canadien, informer Akaïtcho de la fuite des Eskimaux ; nous nous préparions à descendre à la mer dans un des canots, laissant M. Back pour attendre le retour des absens, lorsqu'à l'instant même ou l'équipage mettait le bateau à l'eau, Adam, l'air consterné, accourut pour me dire qu'une troupe d'Eskimaux poursuivait les Canadiens expédiés à la recherche du bois. L'ordre de s'embarquer fut contremandé à l'instant, et nous marchâmes au secours de nos gens. Bientôt nous les vîmes qui s'approchaient lentement ; ils nous dirent qu'ils avaient donné, sans s'en douter, dans un parti d'Eskimaux composé de six hommes avec leurs femmes et leurs enfans, qui marchaient vers le rapide avec beaucoup de chiens traînant leur bagage. Au premier signal d'alarme, les femmes se cachèrent, les hommes, au contraire, s'avancèrent, et s'arrêtant à quelque distance de nos gens, se mirent à danser en rond, agitèrent leurs mains en l'air, et accompagnèrent ces gestes de grands cris, pour témoigner, je le suppose, leur désir de la paix. Les Canadiens les saluèrent en ôtant leurs chapeaux et en s'inclinant ; cependant aucune des deux troupes n'osait faire un pas vers l'autre. Les Eskimaux finirent par se retirer sur la colline de laquelle ils étaient descendus lorsqu'on les vit la première fois. Nous sommes allés de leur côté

dans l'espoir d'avoir une entrevue avec eux ; toutefois, de crainte que notre grand nombre ne les effrayât, nous avons marché à la file les uns des autres ; Août était en tête. Les aboïemens de leurs chiens qu'ils avaient abandonnés, nous guidèrent vers leur bagage. Au sommet de la colline, on trouva un vieillard couché derrière un rocher ; il était trop infirme pour avoir pu s'échapper avec les autres. Il fut très-épouvanté de voir Août s'approcher de lui, et s'attendit sans doute à être égorgé à l'instant ; mais afin de ne pas mourir sans essayer de se venger, il saisit sa lance et la décocha contre son ennemi supposé. Août n'eut pas de peine à réprimer cet effort débile, et apaisa ses craintes en lui offrant des morceaux de fer, et lui annonçant ses intentions pacifiques. Nous les rejoignîmes bientôt, M. Richardson et moi ; le vieillard ayant reçu nos présens, se calma et répondit aux questions d'Août.

« Sa troupe consistait en huit hommes avec leurs familles, qui revenaient d'une course de chasse avec de la viande sèche. Ayant appris qui nous étions, il dit qu'il avait entendu parler des hommes blancs par plusieurs de ses compatriotes qui demeuraient à l'est près de la côte de la mer ; il ajouta, quand on le questionna sur la nature et les ressources du pays où nous étions, que les rennes fréquentent la côte pendant l'été ; le poisson

abonde à l'embouchure des rivières, il n'y a ni morses, ni baleines; cependant quelques-unes de celles-ci ayant été poussées sur la côte par un coup de vent, avaient été tuées par des tribus éloignées. On trouve des bœufs musqué à une petite distance, en remontant les rivières; le bois flotté est assez commun le long du rivage; il ne connaissait pas la côte à l'est du fleuve prochain qu'il appelait Nappa-Arktok-Tovok ou le fleuve aux arbres. Bien différent des Indiens, le vieillard demanda le nom de chacun de nous; il s'appelait Terreganneuck ou le renard blanc; sa tribu était celle des Nagghi-ouk-tor-meuout ou Eskimaux corne de renne. Ils fréquentent la chute du Massacre pendant cette lune et la suivante, afin de faire sécher du saumon; ils se retirent ensuite sur un fleuve qui est un peu à l'ouest, et passent l'hiver dans des huttes en neige.

« Terreganneuck nous proposa de descendre vers l'endroit où était son bagage; comme il était trop infirme pour marcher sans le secours de deux bâtons, Août lui offrit son bras. Arrivé à ses provisions, il nous donna de la viande sèche, quoiqu'elle fût très-gâtée, on la mangea sur-le-champ. cette action étant regardée, parmi tous les sauvages, comme une marque d'intentions pacifiques.

« Nous lui dimes que nous voulions nous procurer autant de viande que nous pourrions; il

nous répondit qu'il en avait une grande quantité cachée dans le voisinage, et qu'il nous la ferait porter aussitôt que ses compatriotes reviendraient.

« Quand je lui appris que nous étions accompagnés de plusieurs Tantsahôt-Dinnis qui désiraient faire la paix avec sa nation, et m'avaient chargé d'engager les Eskimaux à les recevoir d'une manière amicale, il répliqua qu'il verrait avec plaisir la fin des hostilités entre les deux peuples, et recevrait volontiers les Indiens. Adam fut aussitôt expédié vers Akaïtcho pour l'informer de cette circonstance, et nous partîmes, espérant que les gens de Terreganneuck le rejoindraient; toutefois, comme nous doutions qu'ils voulussent venir à nos tentes, sur le seul récit du vieillard, nous lui renvoyâmes le soir Août et Juin, pour rester avec lui jusqu'à leur arrivée, afin qu'ils pussent bien leur expliquer nos intentions.

« Akaïtcho et les Indiens vinrent le soir à nos tentes; la veille ils avaient vu les Eskimaux et avaient essayé inutilement d'ouvrir avec eux des communications amicales; ils avaient rencontré Terreganneuck peu de temps après que nous l'avions quitté; effrayé à leur approche, il avait jeté sa lance à Akaïtcho; mais sa colère s'était bien vite passée, lorsque les Indiens eurent coupé les boutons de leurs habits pour les lui donner.

« Août et Juin n'étant pas encore revenus le 17

à deux heures après midi, je chargeai M. Hood d'aller avec quelques-uns des nôtres savoir quelle cause les retenait. Il fut bientôt de retour, et m'apprit qu'aucun Eskimau n'avait encore osé se montrer, excepté la femme qui s'était cachée parmi les rochers à notre première entrevue. Elle leur dit que le reste de la troupe était allé à une rivière peu éloignée dans l'ouest où d'autres Eskimaux pêchaient. Août et Juin avaient dressé la tente du vieillard et fait tout ce qui était en leur pouvoir pour qu'il ne manquât de rien quand ils s'en iraient. Il avait indiqué à M. Hood le lieu dans lequel la viande était cachée; elle était dans un état de putridité qui ne nous aurait pas permis d'en faire usage.

« Le soir une troupe de neuf Eskimaux parut sur la rive droite du fleuve à un mille au-dessous de notre camp; ils portaient leurs canots et leurs bagages sur leur dos; dès qu'ils eurent découvert nos tentes, ils rebroussèrent chemin et prirent la fuite. L'apparition de tant de bandes d'Eskimaux, effraya les Indiens à un tel point, qu'ils résolurent de nous quitter le lendemain, de peur d'être cernés et de ne pouvoir faire retraite. Toutes mes tentatives pour garder au moins deux chasseurs furent vaines; j'eus même beaucoup de peine à obtenir d'eux la promesse d'attendre aux Monts du Cuivre. M. Wentzel et les quatre hommes qui

devaient nous quitter sur le bord de la mer. Je leur rappelai la nécessité de faire un dépôt de vivres au fort Entreprise, ils réitérèrent leurs assurances de n'y pas manquer. Je les invitai aussi à mettre en cache sur les bords du fleuve Copper-Mine, à leur retour, autant de viande qu'ils pourraient. Ensuite je leur remis la quantité de munition dont nous pouvions disposer, et ils partirent, en s'engageant à attendre M. Wentzel pendant trois jours aux montagnes. Nous avons appris plus tard que leurs craintes les empêchèrent de tenir parole, et que M. Wentzel ne les rejoignit qu'à une journée de marche au sud des monts.

« Nous nous sommes embarqués le 18 à cinq heures du soir, et nous avons navigué vers la mer qui est éloignée de neuf milles du saut du Massacre. Après avoir passé quelques rapides, le fleuve s'élargit et devient plus navigable pour les canots, il coule entre des bancs de sable d'alluvion. A dix heures nous avons établi notre camp à la gauche de son embouchure, qui a un mille de largeur; elle est peu profonde, étant presque entièrement barrée par des bancs de sable, qui de chaque côté du continent, vont joindre une île basse située au milieu du courant; il y a ainsi deux canaux, celui de l'ouest est seul navigable pour des bateaux, l'autre étant bouché par un récif. »

Les îles situées au large sont hautes et nom-